

UNE RENCONTRE FORTUITE

PAR

W. D. HOWELLS

TRADUCTION DE LOUIS H. FRÉCHETTE

V

M. ARBUTON SE MONTRE AGRÉABLE.

Le premier soin du colonel Ellison avait été de mander un médecin pour savoir à quoi s'en tenir au sujet de l'entorse qui avait fait boiter ses projets. Le cas n'était pas grave, mais madame Ellison avait par ses imprudences de la veille aggravé son mal, et — pour au moins une semaine, et peut-être deux ou trois — elle était condamnée à ce repos absolu que les médecins prescrivent avec tant d'indifférence pour les intérêts et les devoirs de leurs clients.

Le colonel avait encore trop du soldat pour se révolter contre les ordres du docteur, mais il était aussi d'un tempérament trop actif pour s'y soumettre lui-même passivement. En conséquence il ne se proposa rien moins que la conquête de Québec, — au point de vue historique s'entend, — et dès avant son dîner, il commença ses préparatifs de campagne. Il sortit donc et fit une descente chez tous les libraires qu'il put découvrir dans chaque recoin de la Haute et de la Basse-Ville, et revint à la maison avec toute une cargaison de Guides de Québec et d'opuscules sur les épisodes de l'histoire locale, comme en produit beaucoup le goût littéraire des capitalistes éloignés des grands centres.

Le colonel — qui s'était livré activement aux affaires en quittant l'armée après la guerre — avait toujours quelque journal sur lui, mais il ne lisait pas un grand nombre de livres. De tous les